

Leçons politiques du temps de Louis XI

df! !e ! e !e !1 11 !

Etablie par Joël Blanchard, voici l'édition de référence des « Mémoires » de Philippe de Commynes, homme de confiance de « l'universelle araigne » et observateur hors pair de la vie publique de la fin du XV^e siècle. Un « Machiavel en douceur » dont le regard sur le pouvoir rompt avec le moralisme de mise chez ses prédécesseurs

Picquigny, 29 août 1475. Sur la Somme, un pont construit à la hâte avec un toit de bois contre la pluie, « et au meillieu de ce pont fut fait ung fort treillis de boys, comme on fait aux caiges de ces lyons ». C'est là que doit avoir lieu l'entrevue de Louis XI et du roi d'Angleterre, Edouard IV. Le traité scellé là va mettre un terme à un conflit dynastique, ouvert depuis 1337, et que les historiens retiendront avec optimisme comme une guerre de Cent Ans. Face au faste de l'Anglais, vêtu de drap d'or et de satin rouge, la sobriété provocante de Louis XI - « nostre roy s'abilloit fort court et si mal que pis ne pavoit, et assés mauvais draps aulcunesfoiz » -, si anonyme qu'on le confond avec son plus proche voisin, « vestu pareil de luy ce jour ». Celui-là témoignera plus tard : « Il avoit acoustumé, de long temps, d'en avoir quelc'un qui s'abilloit pareil de luy souvent. »

On a pu s'interroger sur ce mimétisme vestimentaire : mesure de sécurité pour déjouer un attentat contre la vie du souverain, protégé par ce double ? N'oublions pas que le duc Louis d'Orléans, en 1407, puis son rival bourguignon Jean sans Peur, responsable de l'assassinat de son cousin, douze ans plus tard, avaient péri dans de sordides guet-apens. Marque d'ostensible familiarité, qui donne au confident royal un statut particulier ? Sans doute y a-t-il des deux logiques ce jour où Philippe de Commynes, qui participa au choix du lieu de la rencontre, accompagne Louis XI.

A vingt-huit ans, l'homme est l'un des rares intimes d'un souverain particulièrement méfiant. Confident employé à des missions diplomatiques de confiance, Commynes a su séduire le roi par son intelligence. Fils d'un bailli de Flandre, chambellan du duc de Bourgogne - il est ainsi à Montlhéry comme à Péronne dans l'entourage de Charles le Téméraire, ennemi juré de l'« universelle araigne » -, il quitte le camp de l'ordre de la Toison d'or pour se rallier à celui de Saint-Michel en 1472. Ce revirement, qu'on a longtemps lu avec quelque anachronisme comme une trahison, a parfois obéré la lecture des Mémoires - Jean Dufournet, qui établit l'édition des six premiers livres, parus en « Folio » Gallimard en 1979 sous le titre Mémoires sur Louis XI, voit dans la composition de ces souvenirs une sorte de plaidoyer personnel. Grand spécialiste de Commynes dont il livre parallèlement une édition critique de la correspondance (Lettres, Droz, 2001),

Joël Blanchard fait justice de ces interprétations erronées dans la riche introduction qu'il donne à cette première édition intégrale en poche.

Ce n'est pas le moindre paradoxe de voir l'excellente collection de Michel Zink, « Lettres gothiques », ne publier qu'aujourd'hui ce texte majeur, après plus de quarante volumes à son catalogue - où figure du reste depuis cinq ans une précieuse sélection de Lettres choisies de Louis XI. Certes, la dernière édition du texte complet remonte à 1938, morceau de choix de l'Anthologie des historiens et chroniqueurs du Moyen Age établie par Albert Pauphilet pour la « Bibliothèque de la Pléiade ». Mais les éditions partielles ne manquent pas (saluons celle, intelligemment annotée, de Philippe Contamine à l'Imprimerie nationale [1994]), qui assurent l'étonnante pérennité de la réception de Commines, seul auteur médiéval dont l'oeuvre a toujours été éditée et reconnue.

On peut sans crainte affirmer que nous tenons là, peu après le magistral Louis XI de Jean Favier (Fayard, « Le Monde des livres » du 28 septembre), la version de référence de ces Chronique et Hystoire - le titre des premières éditions avant que Denis Sauvage ne fixe en 1552 l'usage du mot Mémoires. Le terme apparaît toutefois sous la plume de Commines dans la seconde partie de son texte, rédigé au lendemain de son aventure italienne au côté de Charles VIII, nouveau rebondissement dans une carrière qui n'en manqua pas. Comblé d'honneurs et d'avantages, Commines souffrit comme tous les conseillers de Louis XI d'une brusque précarité à la mort de son maître (1483). Il choisit la sédition sous le gouvernement des Beaujeu ; arrêté, il goûta un temps à Loches de ces cages de fer qui firent la légende noire du roi, avant d'être transféré à Paris. Condamné à la confiscation du quart de ses biens et à dix ans de relégation, le seigneur d'Argenton mène grand train en Poitou et compose, sur l'incitation de son ami Angelo Cato, comme lui venu de l'entourage du Téméraire pour devenir le médecin personnel du roi (qui en fit un archevêque de Vienne), ces Mémoires qui portent moins témoignage qu'ils ne livrent les leçons politiques, tirées avec un formidable pragmatisme, de sa « continuelle résidence » avec les Grands.

Ces « choses vues », composées dans cette retraite dorée entre 1489 et 1491, et complétées dès 1497 par le compte rendu de sa participation à la première guerre d'Italie, rompent avec la tradition nationaliste ou patriotique des mémorialistes courtisans. Regard individuel sur le pouvoir pris aussi dans sa dimension psychologique, le texte de Commines diffère aussi des récits réflexifs de ses contemporains (Tallandier publie ces jours-ci les Mémoires du pape humaniste Pie II). Le confident du roi chronique et médite, multipliant les digressions, les entorses chronologiques, sans jamais se perdre, ni égarer son lecteur. En cela, il s'inscrit dans la tradition césarienne du commentaire, remise à l'honneur par les chancelleries italiennes qu'il a beaucoup pratiquées - et encore lors de sa dernière mission, rencontrant Savonarole et se faisant le champion d'un gouvernement *alla veneziana*.

Son regard sur le pouvoir, qui se mesure désormais à l'aune de l'utilité et de l'intérêt, rompt avec le moralisme de mise chez ses prédécesseurs -, des clercs le plus souvent pour qui le cruel ou le cynique ne peut faire, comme chez Comynes, le prince « sage ». A l'instar de son maître, il se dit « non lettré » et traduit en termes pratiques tout débat : négociation, marché, change ; le vocabulaire de l'économie et de la finance contamine celui de la diplomatie et plus largement du politique. L'intelligent prime l'édifiant. « Machiavel en douceur » selon Sainte-Beuve, il est en fait plus proche du diplomate-historien Guichardin, avec son pragmatisme lucide et son goût de l'équilibre. Entre un Moyen Age qui s'éteint et une Renaissance qui s'annonce, Comynes est un veilleur dont l'oeil décape.

PHILIPPE-JEAN CATINCHI

! f ! f ! ! g ! ! ! h f ! ! g d i f ! e f ! g f ! Le document dans cet frame se
trouve ici. ! f ! f ! f ! ! g ! ! ! h f ! ! g d i f ! e f ! g f ! Le document dans
cet frame se trouve ici.!!
!